

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 16 /2 (1989)

DOI: 10.11588/fr.1989.2.53581

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

départ, il reprend l'idéal communautaire de solidarité et d'amour fraternel, il le transforme et le transcende à la suite des échecs subis par les paysans. Il ne vise plus alors comme à ses débuts, comme dans les premières initiatives de Manz et de Grebel, à »christianiser« les communautés sociales existantes sous la houlette d'un pasteur à la sainteté et à la compétence reconnues, mais à constituer des communautés de saints qui, pour vivre selon les préceptes évangéliques dans l'attente du Millénaire, doivent impérativement se séparer des autres communautés et répudier ostensiblement ce qui intègre les individus: le serment et le port des armes (au contraire valorisés, surtout le premier, par les Unions Chrétiennes des paysans révoltés).

L'ouvrage répond donc bien à l'attente de Peter Blickle; il livre des faits nouveaux; il autorise déjà quelques hypothèses et suggère quelques interprétations. Néanmoins, il ne demeure qu'une première étape. Bien des problèmes demeurent, et c'est normal. Ainsi les aspirations repérées constituent-elles, ce qui est vraisemblable, un phénomène majoritaire en Suisse et en Haute-Allemagne, ou sont-elles au contraire minoritaires? S'étendent-elles à d'autres régions? Si oui, n'y subissent-elles pas des inflexions, n'y rencontre-t-on pas des influences originales? D'un autre côté, ne conviendrait-il pas de savoir si les actions et les réactions des communautés villageoises expriment celles de l'ensemble de leurs membres ou celles d'un groupe plus restreint peut-être dominant? Enfin, toutes ces données livrées, ces faits nouveaux dévoilés exigent sans doute un affinement de la conceptualisation qui permettrait de les intégrer à ce que l'on connaît déjà et ainsi de les mieux comprendre. Qu'une telle entreprise collective, il est vrai fermement dirigée, suscite tant de questions, prouve évidemment sa richesse et sa fécondité. L'historien attend impatiemment la suite des travaux; mais dès maintenant, il lui faut saluer les résultats obtenus et l'étape que représente ce livre.

Hugues NEVEUX, Paris

Ludwig HÜTTL, *Marianische Wallfahrten im süddeutsch-österreichischen Raum. Analysen von der Reformations- bis zur Aufklärungsepoche*, Cologne-Vienne (Böhlau) 1985, IX-217 p., 4 pl. (Kölner Veröffentlichungen zur Religionsgeschichte, 6).

Le pèlerinage – le pèlerinage marial, surtout – a joué un rôle essentiel dans la stratégie de l'Eglise à partir du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Les Pères conciliaires réunis à Trente ont vu dans cette forme de dévotion un moyen de mieux assurer l'encadrement de populations menacées par la Réforme et »la superstition«.

Dans un ouvrage dense et documenté, consacré aux pèlerinages mariaux, Ludwig Hüttl nous offre une analyse éclairante de la piété populaire dans ces pays de forte tradition catholique que sont, depuis l'époque de la Contre-Réforme, l'Allemagne méridionale et l'Autriche. Dans une introduction méthodologique, l'auteur rappelle ce que recouvre le terme même de pèlerinage, les diverses interprétations qu'on lui donne. Entre Stephan Beissel ou Rudolf Kriss, qui voient dans le rite pèlerin un besoin fiché au cœur de tout homme, et Hans Dünninger, pour qui une telle démarche résulte d'une situation concrète, il est bien des nuances. Mais pèleriner, n'est-ce pas d'abord marcher vers...? Partir... Le chemin d'espérance, on le prend un beau jour pour accomplir un vœu ou répondre à un appel informulé mais tellement fort qu'on n'envisage pas un instant de s'y soustraire. On le prend seul, ou avec la confrérie, tendu vers le seul but qui vaille: La communion dans la foi au pied de l'image belle et miraculeuse, dont on attend qu'elle guérisse l'âme autant que le corps<sup>1</sup>.

Après un énoncé historique des origines des pèlerinages consacrés à la Vierge, l'auteur

1 Sur l'analyse du »fait pèlerin«, voir le grand ouvrage d'Alphonse DUPRONT, *Du Sacré; Croisades et pèlerinages; Images et langages*, Paris 1987 (Bibliothèque des Histoires).

justifie l'aire géographique de son étude en insistant sur l'homogénéité de croyance et de confession, la »*Pietas Mariana*« des populations d'Allemagne méridionale et d'Autriche. Ce qui fait ici l'originalité de la piété mariale, ce sont ses trois composantes: L'Eglise, le peuple et le rôle actif des dynasties régnantes. Les trois chapitres qui leur sont consacrés constituent la partie essentielle de l'ouvrage.

L'auteur rappelle comment l'hostilité de Luther à tout pèlerinage, fut-il local, est née de sa condamnation du pèlerinage romain. Le Concile de Trente, pour sa part, a vu dans la vénération des images et le recours aux saints, et surtout à Marie, quelque chose de »bon et d'utile«. Certaines de ces images ont eu une fructueuse postérité. Telle la »*Maria-Hilf*« de Passau, peinte par Lucas Cranach, qui essaima à Innsbruck, Munich et Vienne.

Très vite, après la »fondation« d'une image de Marie et la manifestation des premiers miracles, des foules de pèlerins se précipitent vers les hauts lieux du sacré en processions sans cesse renouvelées, pour y multiplier les demandes de messe et y recevoir la communion. Comme en témoigne l'exemple de Mariazell. L'encadrement des pèlerinages – petits ou grands – constitue l'une des tâches prioritaires que l'Eglise de la Contre-Réforme s'est fixée. Par la prédication, la catéchèse et la pratique de la confession, les Jésuites en sont les principaux artisans. Ce sont eux les premiers qui veillent à ce que pèlerinage et pastorale soient désormais inséparables; à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, ils font la preuve de leur compétence au grand sanctuaire d'Altötting, où les chanoines abbatiaux qui appartiennent à l'Ordre sont particulièrement actifs. Dans l'entreprise de reconquête des âmes, la Compagnie veille, on le sait, à la formation des élites, mais tout autant à développer ce creuset dévotionnel qu'est la congrégation. Grâce à cette structure idéale, dans laquelle les populations sont conviées à communier dans leur amour de Marie, les Bons Pères assurent en fait une véritable restructuration des rapports sociaux. Ludwig Hüttl montre bien l'évolution qui se produit; d'abord créées en direction de groupes précis (prêtres, étudiants, bourgeois, artistes), elles évoluent progressivement vers des communautés de type contemporain: hommes et adolescents, puis, après 1750, femmes et filles. Et il rejoint là les conclusions de Louis Châtellier<sup>2</sup> à propos des pays rhénans.

On a longtemps attribué l'affermissement de l'Eglise catholique en Allemagne méridionale et en Autriche à l'effort des souverains; il apparaît aujourd'hui que l'action des prélats a été tout aussi déterminante. Pour combattre l'esprit de la Réforme, le prince-évêque de Würzburg, Julius Echter von Mespelbrunn crée une université dotée de trois séminaires, dont le »*Marianische Kolleg*«, et institue une »*Marianische Studentenkongregation*«; il favorise en outre l'édition de livres de piété et encourage l'architecture baroque; il relance les pèlerinages et, couronnement suprême, il place ses domaines sous la protection de la Vierge: »*Maria als Himmelskönigin*«.

L'élan de piété est général. Mais si le pèlerinage est devenu une manifestation de foi populaire, c'est parce qu'il a quelque peu changé de nature. Jusqu'au début des temps modernes, on entreprenait ordinairement un »voyage« lointain, qui entraînait par la force des choses une absence de plusieurs mois, voire d'une année et plus. Un tel déplacement n'était pas à la portée de tout un chacun. Or, ce qui fait précisément la force du pèlerinage de la Contre-Réforme c'est qu'il est local ou régional, donc situé en un lieu que tout le monde connaît, et dans lequel on se reconnaît. Cette évolution s'accompagne en outre d'un mouvement de subversion des vieux cultes des saints-patrons par la dévotion mariale.

Dès lors, tout déplacement est collectif, organisé par la communauté ou la ville (Landshut se rend à Altötting tous les trois ans, Munich tous les quatre ans). Mais le pèlerinage n'est jamais à l'abri des vicissitudes de l'époque; la fréquentation fluctue selon que l'on est en période de crise (peste, guerre, catastrophes naturelles) ou de renouveau de la foi (dévotion au Rosaire). La dureté des temps incite plus d'une communauté, plus d'un pèlerin à se mettre sous la protection de telle »*Gnadenbild*«. Et à la fin XVII<sup>e</sup> siècle, »*Marie la Victorieuse*« figure sur les

2 LOUIS CHÂTELLIER, *L'Europe des dévots*, Paris 1987 (Nouvelle bibliothèque scientifique).

étendards des troupes qui affrontent le danger turc. En fait, la représentation de la Vierge est multiple, comme s'il lui fallait répondre partout à tous les besoins: »Salus Infirmorum« ou »Maria Lactans«, »Maria im Ährenkleid« ou »Maria Schnee«, »Maria Trost« ou »Maria Hilf« ou encore »Maria vom Guten Rat«...

Aux heures fastes de la Contre-Réforme, il est d'autres pays d'Europe où l'Eglise montre sa capacité à se renouveler en exaltant le culte de la Vierge et où les manifestations populaires expriment une foi collective bien vivante. Mais nulle part comme en Bavière avec les Wittelsbach ou en Autriche avec les Habsbourg, il n'est d'implication aussi précoce et aussi forte du pouvoir dynastique dans le pèlerinage marial. L. Hüttl montre avec perspicacité comment des liens étroits, personnels, se sont noués entre la famille régnante et un sanctuaire; il analyse longuement le cas des Wittelsbach et de la Vierge noire d'Altötting. Le prince non seulement encourage le pèlerinage populaire, mais il y participe lui-même. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, la »Pietas Mariana« devient même un élément de la politique officielle; à partir de 1629, le 8 décembre, jour de la Vierge Immaculée, est consacré officiellement à la dévotion publique. Et Marie, »Reine de cieux« devient la protectrice de la dynastie. La femme du prince contribue souvent efficacement à l'exaltation de la »Pietas Bavarica« et de la »Pietas Austriaca«; et Marie vient parfois satisfaire son vœu le plus cher: mettre fin à une stérilité prolongée qui risquait de compromettre l'avenir de la dynastie.

Après 1750, le pèlerinage entre progressivement dans une ère de turbulence. La dernière partie de l'ouvrage, »Aufklärung und Marienwallfahrt«, montre l'apogée du mouvement sous le règne de Marie-Thérèse, et le lien étroit qui s'établit alors entre Piété Mariale, dévotion à la Croix et Piété Eucharistique. Mais les difficultés vite apparaissent. L'alliance du trône et de l'autel qui avait fait la force du pèlerinage se rompt; les Jésuites sont expulsés. Joseph II interdit les grandes démonstrations de piété collective; et le recours est désormais dans le pèlerinage individuel.

Le livre de Ludwig Hüttl fournira quantité d'informations à tous ceux qui s'interrogent sur les mentalités et les comportements religieux actuels des populations d'Allemagne méridionale et d'Autriche. Car ces sensibilités-là doivent beaucoup à la spiritualité qui émanait du pèlerinage post-tridentin. Le pèlerinage marial était l'un des temps forts de l'année liturgique. Mais parce qu'il marquait durablement les esprits, il était aussi plus que cela. L'oraison récitée en commun, la confession libératrice, le sermon qui à la fois culpabilise et enthousiasme les cœurs; modifiaient profondément les comportements. Une nouvelle règle de vie s'imposait ainsi à tous sous le regard de la Vierge protectrice et compatissante.

On regrettera l'importance accordée parfois aux faits politiques – on pense en particulier au paragraphe consacré à Léopold I<sup>er</sup> – et, à l'inverse, la faible prise en compte des comportements individuels. Mais cet ouvrage, qui est aussi une synthèse des travaux d'histoire religieuse publiés depuis près d'un siècle en Allemagne et en Autriche, rendra bien des services à tous ceux qui veulent être informés sur cet aspect essentiel de la piété populaire qu'a été pour l'Occident le pèlerinage marial.

Jacques GELIS, Paris

Wolfgang BEHRINGER, Hexenverfolgung in Bayern. Volksmagie, Glaubenseifer und Staatsräson in der Frühen Neuzeit, München (R. Oldenbourg Verlag) 1987, IX-533 p.

Voici un très solide ouvrage qui est destiné à servir de référence. Disons tout de suite que travaillant sur un champ de recherches qui a, depuis quelques temps, les faveurs du public, M. Behringer se préoccupe fort peu de le flatter par l'énoncé d'idées séduisantes et de préoccupations tirées de la grande presse ou de magazines contemporains mais se conduit en historien soucieux de raisonner à partir de bases sûres et selon une méthode éprouvée.